

L'omelette

Autor(en): **Bellevalles, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 49

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224248>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la cave du gros oncle. Celui-ci faisait les choses sérieusement, tout vieux garçon qu'il fut. Une de ces emplettes représente gentiment une encavée de 594 pots. Il faut dire que le prix favorisait la chose : 5 batz le pot ! pensez donc, on pouvait se passer d'eau à ce compte-là.

Mais, il fallait ensuite boire tout cela, si on voulait avoir la place pour la récolte suivante ; et puis, il y avait encore ces bouteilles dans la cave de la loge ; ces 85 qui avaient été mises en 1815 dans le sable à la cave de la *carrée* et qui *contenaient* ce précieux vin de la Comète (1811).

Oh ! soyez sans souci, il n'était pas seul pour débarrasser tout cela ; on trouve toujours des amis pour rendre un service ! Les deux neveux ne manquaient pas de se rencontrer souvent chez le bon oncle et quelles bonnes vèprées on passait ainsi. De temps à autre, la bonne sœur venait leur faire d'excellentes recommandations, mais le frère incorrigible lui demandait gentiment : « Caton, irais-tu me chercher de l'eau à la fontaine ? » Il ajoutait ensuite un vœu qui ne peut pas être transcrit dans un journal sérieux comme le *Conteur Vaudois* !

Cela allait moins facilement quand il fallait songer à rejoindre le logement, monter l'escalier tournant qui semblait plus raide que lorsqu'on était descendu !

C'est alors que les deux pasteurs se consacraient au service du prochain : l'un par devant, l'autre par derrière, tandis que le gros oncle, cramponné d'une main à la rampe, prodiguait ses encouragements : « Tire Charles ; pousse Frédéric !
Jaqes Desbioles.

BIBLIOGRAPHIE

Virgile Rossel. — *Ce que femme veut...* — Roman féministe. — Editions Spes. — 1 vol. in-12°.

Dans l'œuvre variée et nombreuse de M. Virgile Rossel, ce livre rend un son tout nouveau. L'homme qui a le vif sentiment de certaines injustices sociales y a autant de part que l'écrivain.

« Ce que femme veut... » est un roman à thèse, et qui ne s'en cache point ; mais la thèse y est présentée de la façon la plus vivante. M. Rossel n'est pas un féministe de la dernière heure. Il aura souffert de ce que la démocratie suisse n'avait pas eu le courage de proclamer, même après tant d'autres nations, le principe de l'égalité civique des sexes. En tout cas, la très attachante fiction dans laquelle il a introduit le problème du suffragisme servira infiniment plus que de graves dissertations ou de gros volumes une idée qui, pour avoir triomphé dans nombre de pays, se heurte dans le nôtre à de tenaces résistances.

Les expériences de Simone Pernaux, la gracieuse et vaillante héroïne de « Ce que femme veut... », ses luttes pour secouer l'indifférence du public, son mariage dans un monde où l'on ne partage guère ses convictions, sa joie d'être mère, les conflits qui menacent un intérieur où monsieur peut craindre d'être relégué à l'arrière-plan par madame, la peinture d'un milieu qui offre beaucoup d'analogie avec tel de nos milieux romands, — tout captivera le lecteur le moins persuadé de cette vérité du vieux Montaigne que M. Rossel a choisie pour épigraphe : « Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde ».

C.-B. Kelland. — *Jahala, danseuse.* — Traduit de l'anglais par Michel Epy. — Editions Spes, S. A., Lausanne. — 1 vol. in-12°.

C'est, à peine déguisé, le roman vécu d'une danseuse de génie et qui fut célèbre dans le monde entier.

L'âme de la danse chantait en elle dès son plus jeune âge. Elle dansa dans ses rêves avant de danser sur le sol. Elle n'était plus elle-même qu'une sorte d'instrument dont un artiste divin aurait joué à son gré pour créer de la beauté... Et la première fois qu'elle entendit le piano, la musique vint à elle comme une substance éthérée, magique, entra dans ses veines et tirailla ses muscles.

Jahala, c'est le génie de la danse.

Pourquoi fallut-il que les pires obstacles arrêtaient d'abord sa carrière éblouissante que son propre père, puritain fanatique voulait briser. Pourquoi son propre roman fut-il souvent si douloureux ? Parce que le génie paye rançon à la vie magnifique qui vient au-devant de lui.

Oeuvre poignante, sobre et rapide, mouvementée comme un roman policier, mais combien plus distinguée, elle plaira au public français, nous le savons.

L'OMELETTE

L'ORSQUELLE eut gravi le sentier montant où ses pieds s'enfonçaient dans le sable, que chauffait le soleil de juin, Mme Choron s'arrêta, redressa le buste et aspira longuement un peu de la brise qui passait, agitant la chevelure argentée d'un bouleau. Le corps abandonné contre le tronc droit et blanc de l'arbre, elle reprit haleine. L'ombre dense de son grand chapeau faisait plus mate la chair ambrée de sa face, et ses yeux plus brillants. Elle se trouvait là au sommet de l'ondulation de terrain qui dominait l'exploitation agricole dont elle était fermière et maîtresse respectée. Le vaste quadrilatère, dont la maison occupait la façade principale presque tout entière, renfermait en son milieu la vaste cour pavée, sur laquelle s'ouvraient les bâtiments, les écuries, les hangars, et surtout la basse-cour, le vrai domaine de la fermière. A son entour, dans les prairies, les vaches en robe brune paissaient tranquillement. Là-bas, montant vers l'horizon adouci les champs de blé blondissaient. Dans l'échancre que dessinait un accident de terrain, la lointaine forêt s'estompait en gris bleuâtre ; et le village qui, au loin, dévalait le coteau, brillait de toutes ses vitres. La chaleur était supportable, et l'air sentait bon, du parfum des aubépines qui couronnaient le talus.

Mme Choron, dans l'ombre légère du bouleau, jouissait de ce court repos, lorsque le cri triomphal et intempestif de deux poules, fières de leur œuf, éclata non loin d'elle.

— Ah ! les mâtines ! s'écria-t-elle. Et, tous les muscles tendus, le corps redressé, elle se mit à courir dans la direction où les poules avaient chanté d'orgueil.

C'étaient, près du hangar à foin, se dandinant dans l'herbe, près du minuscule ruisseau qui mouillait les pieds de quelques vieux saules, deux poules, l'une grise, l'autre noire, toutes deux baguees de rouge, et que Mme Choron eut tôt fait d'identifier.

— Ah ! c'est vous, mes petites, qui égarez vos œufs ! dit-elle en les apostrophant comme des personnes.

Elle les menaçait du doigt, et sa jupe qui voltigeait autour de ses longues jambes fit se sauver les deux bestioles avec des cris de frayeur.

Elle entra dans le hangar plein d'ombre, chercha un moment, découvrit enfin dans deux nids différents, mais proches l'un de l'autre, deux œufs encore tout chauds.

Cela ne la satisfit point.

— Il devrait y en avoir vingt ou trente, dit-elle, en réfléchissant tout haut.

Car Mme Choron était une fermière modèle entre toutes. A plusieurs lieues à la ronde, jusqu'à la ville lointaine, sa réputation était nettement établie. Le lait de sa ferme, son beurre, les œufs de ses nombreuses poules étaient réputés pour leur qualité et leur fraîcheur. Mais cette réputation, Mme Choron la maintenait soigneusement par une activité sans relâche et une vigilance que connaissaient bien les employés et ouvriers de la ferme. Elle témoignait à sa basse-cour une prédilection particulière. Elle avait sélectionné une race de bonnes pondeuses et s'y maintenait. On pouvait affirmer qu'elle connaissait chaque poule. Les bagues de couleurs variées qu'elle passait à leurs pattes et qui déterminaient leur âge lui suffisaient comme point de repère. Elle appréciait exactement leur capacité de ponte, et, à quelques-uns près, pouvait augurer de sa récolte en œufs. Elle avait bien vu qu'il lui en manquait. Elle avait trouvé le nid, mais, depuis deux semaines que les deux pécores se promenaient dans la prairie, elle aurait dû ramasser un certain nombre d'œufs dont elle ne trouvait trace nulle part.

Pendant qu'elle réfléchissait, le menton dans la main, M. Choron, qui revenait d'une tournée

fatigante dans la plaine, s'approcha. Tout en essuyant son front mouillé de sueur, il lui demanda :

— A quoi penses-tu, ma femme ?

Elle lui expliqua ce qui la tourmentait.

— Tu comprends, ajouta-t-elle, je récolte deux œufs sur vingt ou vingt-cinq. Il faut qu'on m'ait pris le reste.

— Et tu voudrais connaître celui qui te les prend ?

— C'est cela.

— Je ne vois pas bien qui pourrait te les voler.

— Hum !... Tu sais, le grand Clovis, le nouveau... il ne me dit rien qui vaille.

— Oui, ce beau parleur. J'ai la même impression que toi, mais pour une autre cause. Il n'est pas très courageux, et non seulement il paresse, mais, par son intarissable bavardage, il empêche ses camarades de travailler. Pourtant, chaque soir, je le surveille au départ, et je puis t'assurer qu'il n'emporte rien de la ferme. Ses mains sont vides et les poches de son pantalon et de son gilet de coutil ne sont jamais gonflées.

— Note que je peux me tromper, répliqua Mme Choron, mais je connais les autres — et ils me connaissent.

Le fermier se mit à rire, car, en effet, le personnel savait sa femme vindicative et très emportée quand on allait contre ses intérêts.

— Veille de ton côté, comme je veillerai du mien. D'ailleurs, je lui dois une leçon, à ce Clovis. Tous mes ouvriers me saluent au passage matin et soir, lui, il passe devant moi les mains dans les poches, la casquette vissée sur la tête.

Les jours passèrent. Les poules continuaient à pondre dans le hangar, les œufs à disparaître, le soleil à briller, Mme Choron à compter ses œufs, son mari et elle à surveiller discrètement le hangar et celui qu'ils suspectaient d'être le voleur.

Un samedi soir, les ouvriers, qui venaient de mettre en état une grange destinée à recevoir la récolte nouvelle, durent quitter la ferme par la petite porte, car, depuis un moment, la grille était close. M. Choron, debout sur le trottoir surélevé qui allait de cette petite porte à la maison d'habitation parlait à sa femme, qui était accoudée à la fenêtre. Aux ouvriers qui s'appretaient à sortir, M. Choron ouvrit la porte, et chacun, passant devant lui, saluait en portant la main à sa coiffure.

— Eh ! bien, Clovis, tu ne dis rien, toi ? s'exclama M. Choron.

Clovis balbutia, l'air embarrassé, mais toujours sans retirer sa casquette. Les autres s'étaient arrêtés pour l'observer. M. Choron s'approcha.

— Voyons, Clovis, es-tu enrhumé ? as-tu peur d'attraper froid ?... Non, par ce temps-ci, tu crains plutôt un coup de soleil !

Les autres riaient. Clovis baissait la tête sans répondre.

— Tu as raison, dit M. Choron, reste couvert. Et même, enfonce ta casquette sur tes oreilles ; elle te protégera mieux.

Ce disant, M. Choron, du plat de ses deux mains, avait appuyé sur le couvre-chef du valet. Mais aussitôt, de sinistres craquements se firent entendre, et un déluge de jaune et de blanc glaireux inonda le visage cramois de Clovis.

Un immense éclat de rire s'éleva de quinze gosiers à la fois.

— A la poêle ! A la poêle à frire ! cria le plus jeune des compagnons.

M. Choron faisait semblant de ne rien entendre.

— Je vois, dit-il à Clovis, que tu avais décemment de bonnes raisons de ne point retirer ta casquette. Rentre à la maison. Ma femme va te soigner, car tu as la tête bien malade, mon garçon.

Et se tournant vers Mme Choron, tandis que Clovis se dégageait brusquement et prenait la fuite :

— Ma bonne amie, il faudra prendre garde à tes poules, qu'elles n'aillent plus pondre dans la casquette à Clovis.
Pierre Bellevalles.